



**11 novembre 2004**

« J'ai vu la Woëvre à tombe ouverte,  
J'ai vu la Champagne dépouillée de gencives  
sur ce ricanement de squelettes  
et la forêt d'Argonne  
avec l'épouvante des patrouilles égarées,  
les sables, les tourbes de la Somme  
et le long dos d'âne  
disputé du chemin des Dames,  
cette arête vive du massacre ».

Celui qui consigne ainsi dans son carnet ce quotidien d'horreurs, ne sait pas encore, qu'affaibli mais indemne, marqué à tout jamais, il sortira vivant de cette tuerie.  
Il ne sait pas encore que ces mots enchaînés sous la peur prendront une place inégalée dans son œuvre.

En septembre 1914, sous la capote bleue de l'adjudant médecin Louis Andrieux, naît Aragon.

Aragon naît, alors qu'à Villeroy, à quelques kilomètres d'ici, meurt Charles Péguy, à la tête de sa section, le 5 septembre 1914

La guerre n'aime personne, pas plus l'ouvrier, le paysan que le poète.

Elle conjugue, de chacun, le sang et les douleurs, elle ne se nourrit que des espoirs de destruction et de désolation.

Elle marque les vies comme les destins, pour ceux brisés qui témoigneront, pour ceux témoins qui simplement diront « plus jamais ça ».

Est-il besoin de lire Dorgelès ou Barbusse, Remarque ou Jünger, pour voir se déclencher le feu, fleurir les croix de bois sous les orages d'acier, ou percevoir qu'à l'ouest, rien de nouveau.

OUI !

car le propre de cette folie est de réapparaître, ignorant les leçons, flattant les ambitions, soufflant sur les rancœurs, préférant l'affrontement à la Raison, la force brutale et guerrière à celle de la Loi et de la Justice.

Certes, comme l'écrivit le poète :

*« C'était un temps déraisonnable,  
on avait mis les morts à table,  
on faisait des châteaux de sable,  
on prenait les loups pour des chiens,  
tout changeait, de pôle et d'épaulé,*

*la pièce était-elle, ou non, drôle,  
moi, si j'y tenais mal mon rôle  
c'était de n'y rien comprendre ».*

Mais fallait-il qu'une fois de plus l'homme soit un loup pour l'homme ?

Fallait-il que la somme des connaissances humaines acquises fut mise au service mondial d'une tuerie programmée ?

que les progrès de la science fussent testés sur les champs de bataille ?

que les plans économiques intègrent la masse des destructions ?

que les peuples aient à payer les coupes claires dans la pyramides des âges ?

NON !

Quatre vingt dix ans après, il nous appartient de rappeler, sans cesse, que la concorde et l'harmonie sont les vertus qui doivent seules, demeurer le ciment des rapports entre les hommes et les nations qu'ils composent.

Que le progrès se doit d'être universellement partagé et que l'équité doit s'affirmer comme le modèle de tout échange.

Les temps des prétendues supériorités ? des clivages impossibles basés sur l'exclusion, des régimes salvateurs, des idéologies libératrices qui ne sont que de nouveaux maillons aux chaînes de l'oppression, doivent être révolus.

C'est ainsi qu'il nous faut aujourd'hui recevoir le message de ces millions d'hommes, partis défendre

« la civilisation contre la barbarie », et pour laquelle ils laissèrent trop de veuves et d'orphelins, et 4 fois plus d'invalides et de blessés.

Le 2 août 1914 marque le coup d'arrêt au lent processus d'installation de la République, un frein au développement de notre patrie dont, comme le rappellera le Président Clémenceau, l'unique préoccupation sera .... « je fais la guerre ».

Quatre ans, quasiment cinq, à ne tourner tous les efforts d'une Nation qu'à alimenter le tonneau sans fin de ce conflit,

- pour respecter la parole donnée,

- pour garantir la paix,

- pour s'affirmer comme le partenaire indispensable à l'heure inéluctable,

mais Ô combien chèrement payée de la victoire.

Le 2 août 1914 marque, pour 8 millions de mobilisés, le début d'une épreuve, l'enfer sur terre qui précède pour beaucoup une mort salvatrice, l'agonie des blessés, la perte de toute dignité humaine que maintient à bout de bras une féroce discipline :  
pour tous, l'expérience vécue du néant de l'existence.

*« Voici la terre des tirs,  
voici la roue et le martyr,  
le fer y tombe des nuées,  
y vivre a pour règle tuer.  
Entends l'approche des marmites  
sous le crépuscule des mythes,  
dans cette terre déchirée  
le cri de la chair labourée. »*

Encore une fois, le poète trouve la force de poser des mots sur ces destins, de traduire l'intraduisible, d'approcher au plus près du sentiment d'horreur vécu, lentement devenu l'effroyable quotidien de chacun.

Alors, aujourd'hui,  
résolument,  
sans pour autant céder au pacifisme résigné à une transparence autodestructrice,  
ne vivons pas dans nos rêves,  
mais travaillons patiemment et collectivement à les concrétiser.

Nos outils sont forgés ;  
l'organisation des Nations Unies,  
l'Europe, qui désormais s'affirme comme puissance et partenaire,  
nos institutions, qui ont su s'adapter  
en conservant leur modernité et leur stabilité, sont autant de voies qu'il nous appartient d'explorer,  
afin d'être certains, comme la réponse due aux morts de 1914,  
aux survivants,

OUI, résolument, plus jamais ça.

Plus jamais ça, mais plus que jamais, sachons honorer la mémoire de ceux,  
Qui, comme leurs admirables aînés, ont choisi d'embrasser le destin de la France en acceptant  
d'irriguer de leur sang les sillons incertains de la Paix.

Toujours, souvenons-nous que  
*« des yeux sans nombre ont vu l'aurore.  
Ils dorment au fond des tombeaux,  
et le soleil se lève encore »*,  
sur tous les théâtres de leur sacrifice à la juste cause ;

comme tout récemment en Côte-d'Ivoire, où des enfants de la France, soldats de la Paix, sont  
tombés.

Merci.